

CHRONIQUE

LES RÉCENTES ÉTUDES RELATIVES A L'ORIGINE DU PEUPLE HONGROIS ¹

Le problème des origines a été de tout temps le centre des recherches des historiens hongrois. Un peuple qui parvient à la conscience historique, s'intéresse bientôt à ses propres origines et à ses ancêtres lointains, tout comme l'individu ayant acquis un certain bien-être se met à chercher les origines de sa famille. Le désir naturel de l'homme de se connaître, mais aussi le penchant inné du peuple pour le passé mystique disparaissant dans le lointain nébuleux des âges, créent chez lui cette *curiosité généalogique*. Les récits colorés de nos premiers chroniqueurs (*Gesta Hungarorum*, le *Notaire Anonyme*, *Kézai*, etc.) sont dus déjà à ce besoin. Dans leurs œuvres les traditions vivantes conservées par le peuple se mêlent aux légendes naïves de l'imagination populaire et aux réflexions pédantesques et non moins naïves des auteurs eux-mêmes.

Les historiens de la Renaissance, — chez nous BONFINI, — introduisent le *nationalisme* dans l'histoire ancienne des Hongrois. Ils font ressortir surtout les détails qui flattent la vanité nationale et ils peignent en grand les portraits des ancêtres.

A l'époque des querelles religieuses la préhistoire — fidèle aux vues historiques de l'époque — évolue dans le sens *théologique*. Les savants : Jean SYLVESTER, István KATONA de GELEJ, François

1. Dans cet article, qui résume les conclusions de quatre ouvrages récemment publiés sur les problèmes des origines, nous avons désiré permettre à nos lecteurs un coup d'œil général sur l'état actuel de ces recherches (N. d. l. R.).

FÓRIS d'OTROKOCs et même Mathias BÉL, continuant la théorie médiévale des origines bibliques, s'efforcent de prouver l'origine juive de leur peuple par une comparaison des langues qui a des prétentions scientifiques. Malgré l'imperfection de leur méthode, ils ont le mérite d'avoir cherché les fondements scientifiques de la préhistoire hongroise.

Le XVIII^e siècle est revenu aux traditions de la Renaissance et la littérature est dominée par le point de vue nationaliste, héritage de la Renaissance (DEZSERICZKY, CETTO). Cependant dans la seconde moitié du siècle on rencontre déjà en ébauche une conception critique de la préhistoire. Depuis le XVII^e siècle la critique historique avait fait lentement la conquête de l'Europe : sous l'influence de la linguistique comparée qui commençait à se développer, Georges PRAY jeta les fondements de la *préhistoire scientifique*. En tenant compte des résultats de la comparaison des langues turque et magyare, ensuite des langues finnoises, turque et magyare (HELL, SAJNOVICS), mais aussi de la vieille tradition de la parenté des peuples hun et magyar, il fournit le premier l'esquisse d'une préhistoire hongroise.

Malheureusement l'historiographie hongroise eut vite fait de quitter le chemin indiqué par PRAY. La préhistoire fut la proie de cerveaux surchauffés par le romantisme politique et littéraire et ce fut l'époque des hypothèses romanesques. István HORVÁT, quoique chercheur et paléographe remarquable, se risqua sur le terrain glissant de la préhistoire et fut le fondateur d'une école anti-scientifique, patriotique, agressive et intolérante. Lui et Georges FEJÉR avec les nombreux dilettantes qui suivirent leurs traces, — il suffit de rappeler Somogyi, Gábor Bálint, le comte Jenő Zichy, Fischer, Fáy, Némäti, — inondèrent notre littérature de théories absurdes sur les origines et les parentés du peuple hongrois, dont ils cherchaient les ancêtres partout. L'esprit de cette école s'empara de la littérature et du public hongrois qui accueillit avec une joie naïve ces théories bizarres et flatteuses.

Les historiens qui méritaient ce nom, — avec en tête Michel HORVÁTH, László SZALAY et Charles SZABÓ, — s'opposèrent en vain à ce flot de dilettantisme ; ils manquaient eux-mêmes de courage pour envisager d'une manière critique les problèmes obscurs de la préhistoire. D'autre part ils se méfiaient de la théorie des origines finno-ougriennes qui s'était répandue peu à peu à l'étranger et que les linguistes hongrois avaient appuyée de preuves scientifiques. A leur place linguistes, philologues et ethnographes essayèrent de résoudre les problèmes préhistoriques et — en rapport avec ceux-ci — la question des légendes historiques. Ainsi les

recherches du comte KUUN, de VÁMBÉRY, THURY, MUNKÁCSI, RÉTHY, Géza NAGY, HEINRICH, PETZ, Gyula SEBESTYÉN, BLEYER ont ouvert la voie à la critique historique et ont élucidé nombre de problèmes de détails sans toucher pourtant sérieusement aux questions fondamentales.

L'école de BUDENZ, fondateur de la linguistique comparée des langues finno-ougriennes, a travaillé avec plus de résultat en appliquant les méthodes précises de sa science. Budenz et son élève, M. SZINNYEI ainsi que les Finnois SETAELAE et PAASONEN ont tiré au clair l'origine finno-ougrienne de la langue hongroise. Les conclusions de ces recherches ont été résumées dans le *Magyar nyelvhasználtás* (Grammaire comparée de la langue hongroise) de Joseph SZINNYEI, œuvre d'une importance fondamentale. Le même auteur a présenté, en se fondant sur les faits linguistiques, un tableau historique de la civilisation préhistorique finno-ougrienne et ougrienne (*A magyarok eredete és ősi műveltsége* 1908). Ces travaux de Szinnyei ont établi définitivement l'origine finno-ougrienne de la langue et de la souche première du peuple hongrois en même temps que les éléments de sa civilisation primitive. Mais, d'autre part, il est devenu manifeste que la langue hongroise a subi une forte emprise de la civilisation turque, puis, après la conquête de la patrie actuelle, elle entra en contact avec la civilisation slave, germanique, etc., car parmi les éléments primitifs finno-ougriens on peut reconnaître de nombreux emprunts turcs et aryens.

Des tentatives ont été faites de bonne heure pour déterminer ces éléments étrangers : les études de M. Bernát MUNKÁCSI et d'autres ont rendu des services très appréciables aux sciences historiques. Mais l'enquête méthodique ne commença dans ce domaine qu'au cours des vingt dernières années.

D'abord les études de M. Jean MELICH ont jeté une vive lumière sur le vocabulaire de la langue hongroise préarpádienne en indiquant la part des emprunts slaves et allemands dont l'importance avait été incontestablement exagérée.

Quant aux mots d'emprunt turcs, leur caractère tchouvassien avait déjà été reconnu par BUDENZ qui fut ainsi le fondateur de cette théorie que les anciens mots d'emprunt turcs de la langue hongroise proviennent du proto-tchouvasse : *le vieux-bulgare*. Ces résultats de la linguistique ont été adoptés par les historiens hongrois (PAULER, MARCZALI, TAGÁNYI, etc.). Restait à définir méthodiquement l'étendue et l'importance de cette influence turque. Alors s'est révélé le contraste des points de vue parmi les chercheurs. Les uns, — les linguistes en première ligne,

— n'ont pas attribué de grande importance à ces emprunts bulgaro-turcs dus, à leur avis, à un trafic de voisinage et ils ont considéré le peuple hongrois comme finno-ougrien non seulement quant à sa langue, mais encore quant à sa civilisation préhistorique. D'autres, se fiant surtout aux sources historiques, ont ramené cette influence linguistique à des éléments bulgaro-turcs assimilés à la première couche finno-ougrienne et ont vu dans cette fusion un événement historique aboutissant à la transformation de la culture ougrienne des Magyars en culture hunno-turque.

Le mérite d'avoir dissipé l'incertitude et les oppositions de points de vue revient à M. Zoltán Gombocz. Par l'examen des éléments turcs de la langue hongroise il a nettement établi que la première couche des emprunts turcs, celle qui précède la conquête de la patrie actuelle, a passé dans notre idiome en provenant de la langue du peuple vieux-bulgare qui fait apparition sur les ruines de l'Empire des Huns, et dont la langue appartient au groupe occidental *ogourien* des langues turques, toutes disparues à l'heure qu'il est, à l'exception du tchouvassien. Il a établi en même temps que ces mots d'emprunt représentent un *plus* très considérable pour l'histoire de la civilisation hongroise et une transformation totale de la civilisation finno-ougrienne ancestrale. Il a démontré par exemple que les termes de l'élevage du bétail, de l'agriculture, etc., sont pour la plupart d'origine *ogourienne* (vieux-bulgare) ¹. Plus tard en utilisant les recherches des savants étrangers concernant les Vieux-Turcs et les Vieux-Bulgares, il est arrivé à cette conviction que la tradition de l'origine hunnique, croyance vivante chez les Magyars longtemps encore après la conquête de la dernière patrie, n'est qu'un héritage recueilli par les Hongrois dans les éléments vieux-bulgares qui ont contribué à la formation du peuple hongrois. Sous ce rapport il attribue une importance décisive à la liste chronologique des rois vieux-bulgares où l'on trouve inscrits en tête *Attila* et *Irnak*, ancêtres de la dynastie de *Doulo*. Ainsi M. Gombocz adhéra à la théorie de la fusion des deux races : finno-ougrienne et turque, en fixa la date approximativement au v^e, vi^e ou vii^e siècle après Jésus-Christ et la localisa aux environs du Caucase. Cette hypothèse semblait corroborée par les mots d'emprunt *ossètes* (alains) de la langue hongroise ².

Au cours de son argumentation M. Gombocz a déjà utilisé les conclusions que le comte Etienne Zichy a tirées de la géographie botanique et qui permettent d'affirmer avec certitude l'origine

1. *Bulgarisch-türkische Lehnwörter*, 1912.

2. *A bolgárkérdés és a magyar hunmonda*. Magyar Nyelv, 1921 ; p. 15 à 21. (Le problème bulgare et la légende historique hunno-magyare.)

caucasienne d'une partie des mots d'emprunt (*bor, sepró, szólo, kórisfa, som*)¹.

M. Gombocz qui était parti de la linguistique finno-ougrienne, c'est-à-dire d'une école orthodoxe niant jusqu'à la possibilité de la fusion des races, est arrivé ainsi lentement, par degrés, à la théorie de la race mixte et a fini par reconnaître la possibilité d'une descendance directe hunno-bulgaro-magyare, théorie adoptée depuis Pray par les historiens et constamment combattue par les linguistes. Il est parvenu même à prêter une base scientifique à la vieille tradition de la parenté des Huns avec les Hongrois. Ses conclusions marquent la fin du règne exclusif de la linguistique finno-ougrienne dans le domaine de la préhistoire hongroise. Il est certain que la linguistique pourra encore enrichir de conclusions fort précieuses la littérature préhistorique, mais la solution des problèmes principaux — ceux des origines et de la formation du caractère ethnique — sera difficilement modifiée après les travaux de BUDENZ, SZINNYEI, MELICH, GOMBOCZ. En revanche la thèse de M. Gombocz, riche en suggestions et en points de vue nouveaux et qui a placé de vieilles traditions négligées sous une lumière nouvelle, a suscité l'idée d'une révision complète de la préhistoire hongroise. Le résultat de cette impulsion féconde a été l'essor inattendu des recherches préhistoriques au cours des dernières années. Or, voici les problèmes historiques principaux qui ont occupé les chercheurs modernes depuis la publication des travaux de M. Gombocz : la délimitation précise et historique des éléments finno-ougriens et bulgaro-turcs, l'indication précise de l'époque et du lieu de leur fusion, ainsi que des traces que le peuple hongrois a laissées pendant ses migrations, des noms que les sources orientales et byzantines des v^e-ix^e siècles leur donnent pendant cette période, enfin l'interprétation historique et précise des notions ethniques, géographiques, etc., que ces mêmes sources historiques ont recueillies sur les Hongrois.

I. M. Gombocz a essayé lui-même de résoudre un de ces problèmes : celui de l'ancien habitat des Hongrois. Dans son étude il a soumis à un examen soigneux la question des pays indiqués par les sources médiévales comme les pays d'origine des Hongrois : *Scythia, Magna Hungaria et Jugria*².

1. Vin, lie, vigne, frêne, cornouille.

2. *A magyar őshaza és a nemzeti hagyomány* (La première patrie des Hongrois et la tradition nationale). I. Scythia. II. Magna Hungaria. III. Jugria. *Nyelvtud. Közlemények*, XLV [1918], p. 129-194 ; XLVI [1923] ; p. 1-23. La troisième partie de l'étude n'ayant pas encore paru, j'ai pu la consulter en manuscrit grâce à l'obligeante complaisance de l'auteur.

Il a prouvé d'abord l'origine savante de la *Scythia* du NOTAIRE ANONYME et de ΚΕΖΑΙ (xii^e et xiii^e siècles). Dans toute cette description fabuleuse il n'y a guère que le nom du fleuve *Etul* et de l'oiseau *kerccset* (faucon) qu'on peut faire dériver de la tradition nationale. Ajoutons encore *Dentumoger*, nom donné par nos sources à la patrie des Magyars détachés des tribus conquérantes, et remplacé chez les chroniqueurs étrangers par *Ungaria velus* et *Magna Hungaria* sur la foi de la *Gesta Ungarorum* du xi^e siècle. En effet, M. Gyula NÉMETH, professeur de langue turque à l'Université de Budapest, a donné tout récemment l'explication linguistique de ce nom énigmatique : *Dentumoger* = *Hongrie du Don*¹.

Quant à la *Magna Hungaria* ainsi qu'à la *Pascatur*, employée comme synonyme de celle-ci à partir du xiii^e siècle, M. Gombocz a établi après une analyse irréprochable des données historiques, que ce nom ne désigne point la première patrie des Hongrois, mais plutôt une région, située le long du Volga et du Bielaïa, habitée par les tribus magyares qui étant entraînées vers le Nord par les Bulgares du Volga, furent séparées de la majorité des Hongrois et détruites au xiii^e siècle par les Mongols envahissant l'Europe. Ces conclusions confirment d'une part la tradition conservée par la *Gesta Ungarorum* et refutent d'autre part une fois pour toutes la théorie de la parenté des Magyars et des Bachkirs. Dans la partie intitulée *Iougrïa*, l'auteur a cherché à répondre à la question de savoir d'où ÆNEAS SYLVIVS et ses imitateurs ont tiré cette hypothèse que les Hongrois et les Vogouls de *Iougrïa*, — ces derniers à cette époque n'étaient pas encore asservis par les Russes, — sont des peuples parents et que *Iougrïa* est l'ancien habitat des Huns et des Magyars. La première partie de cette hypothèse est devenue — on le sait — depuis la création de la grammaire comparée un fait scientifique. Or, M. Gombocz a établi que les missionnaires parcourant la Russie en vue de l'union catholique avaient recueilli à Moscou et ailleurs des informations de marchands de fourrures vogouls sur la parenté des peuples vogoul et hongrois : ceux-ci leur disaient que les Hongrois avaient quitté *Iougrïa* pour s'établir dans leur pays actuel.

Il n'est pas étonnant de rencontrer des témoignages si précoces sur la parenté linguistique des deux peuples. Au bout de cent ans Martin FOCÉL, puis SAJNOVICS arriveront, grâce à leur propre expérience, aux mêmes constatations. Mais la croyance que la *Iougrïa* fut la patrie première des Hongrois suppose l'existence d'une tradition historique. C'est pourquoi M. Gombocz s'est demandé s'il est

1. *On-ogur, Hélmagyar, Dentümogyer* (Kőrösi Csoma Arch., 1921, 148-155).

possible qu'une tradition pareille se soit conservée en *Iougria* ou dans les régions voisines ?

Au xv^e siècle on appelle *Iougria* une région habitée par les Ostiaks et les Vogouls dont une extrémité dépasse l'Oural et s'étend sur la plaine asiatique¹. Ce pays, on va le voir ci-dessous, est réellement la patrie ancienne des Hongrois, la linguistique et l'histoire sont d'accord sur ce point depuis les dernières recherches. Toutefois on ne peut croire que le souvenir de l'émigration magyare du v^e siècle se soit conservé chez les peuples de *Iougria* jusqu'au xv^e siècle sous une forme si nette et si positive. Dès lors, M. Gombocz a essayé de combler cette lacune millénaire. On peut supposer, dit-il, que les Magyars ayant quitté l'Oural et s'étant établis dans le Caucase dès le v^e siècle, avaient conservé jusqu'au ix^e siècle le souvenir de la patrie ancienne qu'ils avaient continué d'ailleurs à revoir sans doute lors de leurs randonnées. Cette tradition se ranima au ix^e siècle dans l'âme de ceux des Hongrois qui furent détachés de la tribu des « Sept Magyars » — formant plus tard la nation hongroise actuelle — et entraînés vers le nord où ils devinrent les habitants de la *Magna Hungaria*. En contact incessant avec leurs voisins de la *Iougria* ils ont maintenu cette tradition jusqu'à leur anéantissement au $xiii^e$ siècle.

Un peu avant la destruction de cette peuplade magyare, au $xiii^e$ siècle parut au milieu d'eux le FRÈRE JULIEN, ce dominicain messenger des parents lointains, dont l'apparition confirma sans doute la vieille tradition. C'est cette tradition renforcée par la mission du Frère Julien qui fut remise aux peuples voisins qui assimilèrent après la retraite des Mongols les fractions dispersées des tribus magyares du Volga et du Bielaïa. La lacune millénaire est réduite ainsi à une lacune de 350 (450-900) et à une de 200 ans (1237-1440); car dans l'intervalle (900-1237) la tradition historique fut conservée par les Magyars du Volga ainsi que par les Magyars Occidentaux qui organisèrent une mission en 1235 en vue de les rechercher.

II. M. Géza FEHÉR a étudié les plus anciens rapports bulgaro-magyars².

Sous la question des origines il se rattache à l'école orthodoxe des linguistes qui considère les Hongrois du ix^e siècle comme un

1. Vers le v^e siècle *Iougria* est le pays des peuples turcs ogouriens, dont le nom s'étend peu à peu sur la région voisine vers l'Ouest et sur les Vogouls et Ostiaks, peuples finnois habitants de cette région et appelés aujourd'hui *ougriens*.

2. *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V-XI. Jahrhunderten*. Veröffentlichung der Kőrösi Csoma-Gesellschaft, Budapest, 1921.

peuple sans mélange, purement finno-ougrien. Il rappelle que la langue hongroise n'a pas d'emprunts vieux-bulgares qui aient trait à l'art militaire. Les mots d'emprunt vieux-bulgares sont dus, à son avis, à une communication de voisinage.

Il est vrai que les termes militaires proprement dits manquent dans le hongrois, mais on ne trouve pas non plus de termes de ce genre d'origine finno-ougrienne. *Had* (hongr. mod. *armée, campagne*) signifie originairement *clan*; *ij, nyil, tegez, lő* (arc, flèche, carquois, tirer) sont des termes de chasse; *ló, ostor, nyereg* (cheval, fouet, selle) ne prouvent que l'emploi domestique du cheval. N'oublions pas que ces termes sont communs aux autres peuples finno-ougriens vivant de la vie primitive des peuples chasseurs. On peut affirmer avec plus de raison que hongr. *sereg, bator, harang* (troupe, héros, tympan de cuivre), mots d'origine vieux-bulgare révèlent mieux les caractères guerriers des Hongrois. Cependant les termes militaires les plus anciens du hongrois sont d'origine alaine: *kard, vért* (sabre, armure). Et néanmoins peut-on dire que les Hongrois ont appris l'art militaire des Alains, leurs voisins? L'absence de mots vieux-bulgares de cette catégorie prouve simplement que ces mots ont été remplacés plus tard par des termes provenant d'autres langues. *Dárda, lándzsa* sont d'origine italienne, *cúca, kópia* sont empruntés au slave, *gerely* à l'allemand, *kelevéz* à une langue aryenne, *dzsida* à l'osmanli; tous désignent à peu près la même arme et tous sont postérieurs à l'établissement définitif des Hongrois, quoique les écrivains du ix^e et du x^e siècles affirment que les Hongrois possédaient déjà une arme pareille avant cette date. Ainsi, les faits linguistiques ne viennent point démentir le fait que l'histoire ne connaît point outre les Hongrois d'autre peuple finno-ougrien ayant une organisation guerrière aussi forte et d'un caractère nettement turc.

Cependant M. FEHÉR situe dans la région du Caucase la rencontre des peuples hongrois, vieux-bulgare et alain et la place aux iv^e-vi^e siècles.

D'ailleurs son ouvrage fourmille de constatations précieuses. Son plus grand mérite est d'avoir établi l'identité des Onogours-Koutourgours et des Bulgares ainsi que des Savirs et des Magyars.

III. Le comte Etienne ZICHY s'est efforcé d'esquisser la culture primitive des ancêtres des Hongrois qu'il appelle *magyaro-ougriens* et de définir leur habitat primitif¹.

En partant des conclusions aujourd'hui définitives de la linguis-

1. Cf. le résumé qu'il a donné lui-même de la première partie de son livre dans la *Revue des Etudes Hongroises et F.-Ou.* T. I, [1923], p. 5-14, et ci-dessus p. 106.

tique comparée des langues finno-ougriennes il présente un tableau de la culture primitive des Magyaro-Ougriens vivant dans la communauté des *Ougriens de l'Ob'*. Il éclaire la signification des mots finno-ougriens, groupés par familles d'objets, par les descriptions ethnographiques de date ancienne et récente, et par le folklore comparé des autres peuples ougriens. Dans la partie la plus importante de son étude, où il s'occupe du niveau de la culture économique des Ougriens, il puise ses analogies dans la vie de tous les peuples finno-ougriens. A l'aide de cette méthode il a réussi à établir que les peuples finno-ougriens ne sont parvenus qu'aux temps modernes au niveau de l'état social où ils subviennent à leurs besoins par la production (élevage, agriculture). Les Finnois jusqu'au XIII^e siècle, les Mordves et les Permiens jusqu'au XV^e siècle, les Tchérémisses jusqu'au XVII^e siècle, les Ougriens de l'Ob' jusqu'au XIX^e siècle et ainsi les Magyaro-Ougriens également, vivaient essentiellement dans un état social où ils subvenaient à leurs besoins par différentes méthodes de capture (chasse, pêche). S'ils connaissaient même les éléments de la production (élevage d'animaux domestiques), la véritable existence productive leur était inconnue. L'auteur établit en même temps que l'organisation sociale et politique des Magyaro-Ougriens fut une organisation primitive par *clans*. On ne trouve nulle trace d'organisation politique supérieure, de culture guerrière, d'organisation militaire. Trouvant dans les noms de plantes et d'animaux une source précieuse par la délimitation géographique de l'habitat des Magyaro-Ougriens le comte ZICHY a montré que l'on doit chercher la patrie première des Hongrois des deux côtés de l'Oural, dans la partie sud-ouest de la *Lougria*.

Pour contrôler ces conclusions le comte Zichy a utilisé les données des fouilles archéologiques. Les *outils d'os* si caractéristiques de la culture primitive des Finno-Ougriens dépassent en effet l'Oural et s'étendent sur les régions situées à l'est de la montagne. Cependant avant le XI^e siècle on ne trouve pas de peuples finno-ougriens à une distance aussi éloignée vers l'est. Les Ougriens de l'Ob' (Vogouls, Ostiaks) ne commencent à émigrer vers ces parages qu'après le XI^e siècle. Dès lors on est en droit de supposer que les outils d'os trouvés dans cette région asiatique sont les souvenirs du passage des Magyaro-Ougriens qui en effet, selon la place que leur langue occupe dans l'ensemble linguistique, devaient former l'aile orientale de la zone des peuples finno-ougriens.

Cette première partie de l'étude du comte ZICHY est construite avec une certitude presque mathématique. Ses données linguistiques sont connues depuis longtemps ; les études de Budenz, de

MM. Szinnyi et Setälä et de leurs disciples ont établi leur signification sociale. Cependant M. Zichy, utilisant méthodiquement les analogies ethnographiques et les fouilles archéologiques, a réussi à les réunir en un tout parfait et harmonieux. Ses conclusions sont tirées avec la précision rigoureuse de la méthode historique ; de plus, son étude présente quelquefois des points de vue qui ont une valeur méthodique.

Dans la seconde partie l'auteur qui prend pour point de départ les travaux de M. GOMBOCZ sur les éléments vieux-bulgares du hongrois cherche tout d'abord à établir la date de la fusion des deux races. Faute de données historiques il recourt à une hypothèse : acceptant la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares généralement connue depuis les travaux de ZEUSS, il croit reconnaître dans le peuple de *Tchit-ki*, khan des Huns, ce peuple hunno-bulgare qui a subjugué et organisé les Magyaro-Ougriens, paisible peuplade primitive vivant de chasse et de pêche. Ces Huns disparurent vers 50 avant Jésus-Christ de l'horizon des Chinois et durent s'enfuir, selon le comte Zichy, vers la région de l'Oural. Là établis sur le territoire des Magyaro-Ougriens qu'ils trouvèrent à la frontière de la zone forestière et de la steppe et se fondant en eux, ils formèrent le peuple historique des Magyars en adoptant la langue finno-ougrienne du peuple asservi et en lui transmettant les termes de leur propre civilisation supérieure. L'assimilation linguistique dut avoir lieu dans un temps relativement court, à peine 150 ans ; la grande migration des Huns commencée vers 91 après Jésus-Christ, trouva ces frères détachés après le terme de leur assimilation linguistique.

Après cette hypothèse, — sur laquelle nous reviendrons encore, — appliquant la méthode déjà employée dans la première partie et utilisant les analogies prises dans les descriptions précieuses que les annales chinoises présentent du peuple des Huns vivant sur les frontières de l'Empire vers le commencement de l'ère chrétienne, le comte Etienne Zichy retrace le tableau de la civilisation ancestrale du peuple hongrois résultant de la fusion des éléments finno-ougriens et hunno-bulgares (1^{er}-19^e siècles).

Le type de l'état social, caractérisé par l'improductivité (la chasse et la pêche) de l'époque magyaro-ougrienne céda la place au type productif (élevage, agriculture). La chasse et la pêche furent reléguées au second plan pour laisser se développer l'élevage des animaux domestiques et l'agriculture. L'organisation sociale primitive des *clans* fut remplacée par l'organisation militaire des Huns par *tribus*. Une culture guerrière de caractère hunno-turc se développe et en général le peuple nouveau représente un degré de civilisation

supérieur. En étudiant surtout les termes dont on peut tirer des conclusions de géographie botanique et zoologique, M. Zichy constate les vestiges d'une influence secondaire, plus jeune que la culture des Vieux-Bulgares qu'il ramène à l'époque où les Hongrois dans la région caucasienne subissaient de nouveau l'influence de ce peuple.

Ensuite, en prenant pour base les sources historiques des VI^e-X^e siècles il cherche à établir géographiquement l'habitat des Hongrois dans les régions du Caucase et du Don ainsi que leurs rapports aux peuples voisins. Contrairement à M. Fehér il ne trouve aucun rapport entre Savirs et Magyars, car aux VI^e-X^e siècles la région située entre le Volga et le Kouban, — l'ancien territoire des Savirs, — était habitée par des Kazars. D'autre part il cherche les ancêtres des Magyars parmi les Bulgares habitant le territoire d'*Onogoria* (Onogours, Outigours).

Enfin le comte Zichy retrace le tableau de la culture des Hongrois du IX^e siècle en utilisant les sources historiques concernant les Hongrois et les Bulgares.

Cette deuxième partie de son étude est peut-être encore plus précieuse, en tout cas plus neuve que la première. La fixation précise du temps et du lieu de la première fusion ethnique est pleinement nouvelle et de toute première importance. A l'aide de cette hypothèse on comprend enfin de quelle manière le peuple ougrien chasseur et pêcheur de jadis est devenu un peuple éleveur et agriculteur, guerrier, montant à cheval, de caractère turc. On comprend comment ce peuple a pu pénétrer, en sortant de la région ouralienne et en traversant la grande steppe russe, jusqu'à la région caucasienne où il a puisé l'énergie guerrière nécessaire pour une pareille entreprise. D'ailleurs cette fusion ethnique n'est pas une pure hypothèse. Elle est attestée par la couche de mots d'emprunt vieux-bulgare et par le fait de l'émigration, impossible pour un peuple finno-ougrien primitif.

L'on doit rappeler encore que le comte Zichy cherche le lieu de la fusion ethnique sur le territoire que M. Gombocz et d'autres ont reconnu comme l'ancienne Iougrïa, la patrie ouralienne des Hongrois et où M. Fehér a trouvé vers le V^e siècle le peuple guerrier des Savirs, ancêtres, à son avis, du peuple hongrois.

Cette théorie de la fusion a éliminé un grand obstacle aux recherches préhistoriques et a donné la clef des migrations du peuple hongrois, incompréhensibles jusqu'alors.

Cependant, sur un point, la thèse du comte Zichy semble être en défaut. A-t-il identifié avec justesse le peuple bulgaro-turc fusionnant avec les Magyaro-Ougriens ? Rappelons qu'il croit

l'avoir trouvé dans les restes des Huns fuyant devant les Chinois vers 50 avant J.-C. Ceci est en effet purement hypothétique et son hypothèse, à son tour, s'appuie sur deux autres hypothèses. La première est de savoir si le peuple du khan Tchit-ki, battu et exécuté avec bien d'autres guerriers par les Chinois, a fui réellement dans la direction de la Iougria. Si cette peuplade a fui, elle n'a pu diriger sa fuite que vers ce pays. Mais a-t-elle fui ? Les preuves manquent ici entièrement. Les sources chinoises gardent désormais le silence sur le sort de ce peuple puisqu'elles parlent même de destruction totale. Il faut penser sans doute que les chefs furent exécutés après la chute de Tchit-ki ; les restes du peuple lui-même furent asservis et assimilés aux tribus voisines.

Cette hypothèse du comte Zichy est donc une pure conjecture et sa base unique a été la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares. Dès qu'on démontre les défauts de cette théorie, la thèse du comte Zichy est renversée également. C'est M. Gyula NÉMETH qui a indiqué ce côté faible de l'hypothèse du comte Zichy en mettant en doute, dans sa conférence de réception à l'Académie Hongroise des Sciences, la théorie de l'identité des Huns et des Bulgares¹.

IV. M. Gyula NÉMETH, ayant examiné les noms propres et quelques rares appellatifs conservés par les annales chinoises, ainsi que d'autres noms de l'époque d'Attila, a établi que le peuple hunnique, lequel a fondé et organisé un immense empire nomade en Asie vers 209 avant J.-C. sous le prince Mo-Tun et en Europe au v^e siècle sous Attila, n'appartenait ni au peuple mongol ni à la branche *bulgare* (ogourienne) des peuples turcs, mais qu'il parlait le turc commun². Dès lors il ne peut être question de l'identité des Huns et des Bulgares, comme Zeuss et d'autres l'ont affirmé. Le hun et le bulgare sont deux langues appartenant à des idiomes divers des langues turques.

D'autre part il a établi en se fondant toujours sur les annales chinoises, qu'un peuple turc, appelé *Ting-ling* dans les sources chinoises, habitait la région fertile de la Sibérie Occidentale voisine de l'Oural dans les siècles précédant l'ère chrétienne. Au sud de ce peuple on trouve les *Kirghiz*, — qui y sont encore aujourd'hui, — et à l'est de ceux-ci les *O-k'ut* (= ogour). Or le nom du renard blanc dont la fourrure était vendue par les *Ting-*

1. Cette étude fut publiée en partie dans *Budapesti Szemle*, 1924 : *Hunok, Bolgárok, Magyarok*.

2. La caractéristique la plus frappante des langues ogouriennes est la substitution de *r* à *z* à l'intérieur du mot.

ling aux Chinois, est *jen-ts'ai* dans les annales chinoises. En tenant compte de la transcription typique des Chinois on reconnaît dans ce mot une forme ogourienne **kursu* ou **kursi* qui correspond à bulgare-turc **kirsa*, « renard blanc ». Dès lors on peut affirmer que les peuples ogouriens, qui ne sont pas à confondre avec les Ouïgours et les Ogouz appartenant au turc commun, habitaient la Sibérie Occidentale au nord-ouest de la Mongolie jusqu'à la ligne de l'Oural.

C'est le nom de ce peuple qui a été conservé par *Jougria* plus anciennement *Ougra* ou *Jougra*, nom du territoire s'étendant de l'Oural septentrional et de la limite méridionale du golfe de l'Ob' jusqu'au Bas-Irtych et la région des rivières Tavda, Toura, Tchousovaïa (Lehrberg); le même nom se révèle dans le nom scientifique des Finnois établis plus tard dans ces régions, les Vogouls et Ostiaks dénommés *Ougriens*. Mais *Jougria* désigne d'abord en général l'habitat très étendu des *Ogours*. Ensuite, — simultanément avec les migrations du peuple ogourien, — ce nom désigne des régions de plus en plus occidentales: celle établie par LEHRBERG, puis celle habitée par les peuples ogouriens au v^e siècle, finalement l'habitat européen des peuples finnois appelés *Ougriens* qui occupèrent la place des *Ogours*.

Ces peuples ogours constituaient, selon les recherches de M. Németh, l'élément le plus cultivé des peuples turcs. Tout en nomadisant ils pratiquaient déjà l'agriculture et l'élevage du bétail, lorsque le torrent des Huns parti de la frontière de l'Empire Chinois les entraîna en Europe. Dans la seconde moitié du v^e siècle nous trouvons le peuple *ogourien* déjà désagrégé sur les versants sud-ouest et sud-est de l'Oural et dans la région située au sud-ouest de ce territoire. Priskos nomme, en avançant de l'Est à l'Ouest, les peuples *saragour* (= ogour blanc), *ogour*, *onogour* (= dix ogours) et *savir*, chassés même de leur pays nouveau sous la poussée des *Avars*.

Ces faits induisent M. Németh à conclure que le peuple finno-ougrien s'étendant sur le versant oriental de l'Oural jusqu'à la zone forestière — les *Magyaro-Ougriens* du comte Zichy — ont dû leurs rapports intimes avec l'aile occidentale des Ogouriens non pas à un hasard, mais à un voisinage continu au cours duquel il fut soumis par le puissant voisin qui lui transmit sa culture avancée tout en adoptant la langue finno-ougrienne.

Quant aux rapports des Huns, des Bulgares et des Magyars, M. Németh a établi que *Mo-tun*, prince des Huns, avait subjugué dès 209 avant J.-C. les peuples ogouriens de la Sibérie Occidentale qui à partir de là jusqu'à la chute d'Attila faisaient partie de

l'Empire des Huns ; après la décomposition du grand empire ils se retirèrent sur les côtes de la Russie méridionale sous le nom de *Huns*, ou bien appelés ainsi par leurs voisins.

Depuis les recherches de M. Németh nous pouvons espérer que la recherche de l'avenir prouvera que les *Ting-ling* marchands de fourrure sont identiques aux *Savirs* apparus au v^e siècle sur le versant sud-ouest et sud-est de l'Oural, aux ancêtres du peuple hongrois, résultat du mélange finno-ougrien et ogouro-turc. D'autre part il est acquis dès maintenant que les *Ogours*, habitant au sud-est des *Ting-ling* avant l'ère chrétienne, entraînés dans le courant des migrations dirigées vers l'Europe, sont les ancêtres des *Bulgares purs* (Onogours, Ogours, Saragours).

Les conclusions très logiques et persuasives de M. Gyula NÉMETH infirment cette partie de l'hypothèse du comte Zichy qui se rapporte aux Huns exilés de *Tchit-ki*, mais elles ne compromettent point les résultats principaux de son étude, pas plus que la théorie de M. Fehér concernant l'identité des Savirs et des Magyars et celle de M. Gombocz touchant l'habitat ancien des Hongrois. Bien au contraire, abstraction faite des hypothèses un peu risquées, les quatre théories se complètent d'une manière harmonieuse. Les Vieux-Magyars de M. Gombocz, habitants de la Lougria, les Savirs de M. Fehér, les Magyaro-Ougriens du comte Zichy et les *Ting-ling* ogouriens de M. Gyula Németh nous ramènent tous au même territoire, le versant sud-est de l'Oural.

Au reste la théorie de M. Németh ne réfute pas non plus la thèse concernant les rapports directs des Huns, des Bulgares et des Magyars : elle y apporte toutefois de nouvelles lumières. M. Németh rappelle que les peuples bulgares (ogouriens), y compris les ancêtres des Hongrois firent partie pendant sept siècles de l'Empire hunnique ; ils en constituaient un support essentiel. A cette époque ils portaient naturellement le nom de *Huns*, nom collectif des peuples appartenant à l'unité politique dénommée, conformément à l'usage turc, d'après le peuple dirigeant. Après l'écroulement de l'empire et la disparition des autres peuples hunniques ils se considérèrent comme les descendants des Huns. Ils furent affermis dans cette croyance par le fait que la dynastie régnante de l'empire du v^e siècle, la famille d'Attila s'est maintenue, à en croire la liste des monarques bulgares, à la tête du peuple *koutourgour* (bulgare). En effet de quelle manière *Ирвик*, fils d'Attila d'origine hunnique, est-il devenu en 453 prince des Koutourgours, peuple ogourien ? On peut répondre à cette question par deux hypothèses. Au cours de son ambassade à la cour d'Attila, Priskos

le rhéteur apprit que les Akacirs s'étaient soulevés contre la domination d'Attila. Celui-ci ayant défait son peuple rebelle, le priva de sa liberté et mit son fils aîné, Ellak, au gouvernement. On peut imaginer par analogie qu'il confia à son second fils, Irnik, le gouvernement du peuple voisin des Koutourgours. D'autre part il est possible qu'Irnik ne se soit retiré que plus tard vers l'est, cédant peut-être à l'appel des Bulgares koutourgours vivants dans son entourage. Du moins le récit de JORDANES permet-il de conclure ainsi qui mentionne Irnik régnant après la mort de son père Attila et de son frère Ellak en Petite-Scythie, sur le Bas-Danube, habitée alors par des Bulgares koutourgours.

Toujours est-il que les recherches chronologiques de MIKKOLA ont prouvé le fait historique que le premier monarque historiquement connu des Koutourgours (Bulgares) et le chef de la dynastie des Doulo était Irnik, fils d'Attila. Selon la tradition hongroise, Mogyer, ancêtre de la maison d'Árpád qui est peut-être identique à Muagyer, prince hunnique d'Onogorie au v^e siècle, était apparenté à cette dynastie bulgare (cf. le rôle de Boular et de Doulo dans la légende du rapt des princesses). La notion de l'origine hunnique demeure, — même après les recherches de M. NÉMETH reposant sur des faits rigoureusement scientifiques, — une tradition historique ; de plus ses conclusions vérifient pour ainsi dire jusqu'au plus petit détail la tradition hongroise, à condition qu'on fasse abstraction des interpolations pédantesques du xiii^e siècle.

* * *

Arrivé au terme de ce compte-rendu j'éprouve le besoin de rappeler, à propos des recherches savantes de l'heure actuelle, le nom des savants qui, obéissant à leur intuition hardie et à une imagination peut-être trop abondante, ont entrevu et formulé, poursuivis par la critique parfois inexorable de leurs contemporains, la vérité historique dissimulée entre les lignes obscures des sources historiques. Je pense aux travaux préhistoriques de Géza NAGY, de József THURY et de M. Bernát MUNKÁCSI ; plusieurs hypothèses de ces chercheurs infatigables, raillées par le monde savant, se sont élevées depuis jusqu'à la vérification historique.

Ainsi la recherche préhistorique hongroise a produit dans les cinq dernières années de fort beaux résultats. De nombreuses questions de détail attendent encore leur solution ; toutefois les problèmes principaux peuvent être considérés comme élucidés dans leur essence.

La fusion des races finno-ougrienne et bulgare (ogourienne) ;

la chronologie et la portée historique de l'assimilation ; les anciens habitats des Hongrois dans l'Oural (Iougrie) et dans le Caucase (Onogorie) ; la connexion historique des peuples savirs et onogours avec les Hongrois, celle des Koutourgours avec les Bulgares ne sont plus des hypothèses. Le nuage est dissipé qui enveloppait pendant des siècles les problèmes de l'origine et de la préhistoire, qui faisait reculer les historiens méthodiques et laissait libre carrière aux fantaisies des dilettantes.

Ce résultat est dû en premier lieu aux linguistes hongrois. Sans leurs travaux systématiques et précis, l'histoire en serait encore aujourd'hui aux tâtonnements de la première heure. Ce sera la tâche des historiens d'achever l'édifice, de couronner le travail commencé par la linguistique.

BÁLINT HÓMAN.

(Budapest)
